RESUME

Ce travail est une tentative de mise en ordre de certaines idées qui, lorsqu'il est question d'ergativité, ont — ou ont eu — cours depuis la fin des années soixante-dix. Sa motivation réside d'une part dans le besoin de dire que les notions de sujet et d'objet ne vont pas de soi interlinguistiquement, et qu'il est donc impératif de préciser les conditions de leur application à des langues dont l'architecture grammaticale diffère de celle qui prévaut dans les langues indo-européennes d'Europe occidentale. Et d'autre part dans le désir d'expliquer les raisons d'une apparence doublement trompeuse qui, si l'on en croit la perception des linguistes, colle aux manifestations de l'ergativité dans les différentes langues où elle se donne à voir : celle d'une manière d'anomalie, et celle d'une profusion de faits disparates. L'instrument de la tentative est la prise en charge de la diachronie et, à travers elle, de deux ordres de considérations qui de nécessité informent la structure des langues, la communication et la cognition. Ce travail fait l'hypothèse que la première a pour effet d'induire l'adoption par le locuteur d'une palette de stratégies pour la présentation des contenus, dont une qui concerne au premier chef l'ergativité, à savoir la fréquente mise en arrière-plan du participant agent. Et que la seconde impose un différentiel de prééminence aux rôles sémantiques en privilégiant l'agent. Les deux pressions interagissent, bien sûr : c'est parce que l'agent est de façon inhérente prééminent qu'il se voit si souvent relégué par le locuteur à l'arrière-plan; c'est parce que dans certaines langues il se "fixe" dans cet arrière-plan que l'agent regravite progressivement les paliers de la prééminence. Une telle dialectique a des répercussions considérables sur la forme des propositions, tant en diachronie qu'en synchronie. Pour conférer un début d'assiette empirique à des idées encore empreintes de spéculation, quelques cas de langues ou de domaines linguistiques mutuellement indépendant(e)s sont appelé(e)s à la rescousse.

1 INTRODUCTION

Michel Foucault expliquait, dit-on, que la rédaction d'un livre consistait pour lui en la rédaction de *deux* livres. Il avait une idée, une thèse à défendre, et il écrivait dans un premier temps tout ce que cette idée lui inspirait de raisonnements, suppositions, faits non attestés mais possibles, faits attestés mais pas bien lus, architecture de l'ouvrage, bref, tout ce que l'idée initiale était capable d'activer dans son imagination. Une fois cela fait, la quête de l'empirique commençait. Il en résultait un deuxième livre, ressemblant parfois de très loin au premier, mariage de l'invention créative et de l'observation. Bien sûr, seul le deuxième livre voyait le jour chez l'éditeur. Que l'on me pardonne : ce travail correspond au premier livre de Foucault. J'ai une ou deux raisons de tenter une telle aventure, hasardeuse au point que je croie utile de la légitimer en invoquant rien de moins que le philosophe.

La rencontre avec une langue d'Amazonie fortement ergative a déclenché en moi une curiosité pour ce phénomène qui n'a eu d'égal, en intensité, que l'insatisfaction très vite éprouvée devant le traitement à lui infligé par les différents courants de la linguistique. Une illustration de cela se retrouve dans l'idée que l'ergativité est inintéressante au motif que, dans la *plupart* des langues dites ergatives, elle *ne* concerne *que* la morphologie (Anderson 1976, qui passe légèrement sur le dyirbal et le hourrite, tenus pour les "exceptions qui confirment la règle"). Je ne m'y attarderai pas plus que le temps de cette phrase car ce n'est pas à cette insatisfaction que répond le présent texte, mais à celle induite par l'idée, assez répandue, que l'ergativité est d'une telle hétérogénéité dans ses manifestations qu'il n'est pas raisonnable de chercher à en constituer un objet scientifique doté de structure interne et de propriétés identifiables. Avec l'aggravant, pour arrondir la mesure de l'hétéroclite, que les auteurs font volontiers de cette notion un fourre-tout bien accueillant : Seely (1977) citant Wilbur (1970) : l'ergativité est devenue un "grabbag term for a number of not necessarily related phenomena". J'en évoquerai des exemples plus loin. Ce constat est illustré avec un indéniable brio dans le texte de Scott DeLancey intitulé "The Blue Bird of Ergativity" (DeLancey 2004), où on lit que pour les biologistes, la catégorie des oiseaux bleus est vide de sens. Explication : le bleu des oiseaux ne provient pas des pigments présents dans leurs plumes, comme c'est le cas des autres couleurs, mais de l'absence de toute pigmentation (dans la structure des plumes un mode particulier de propagation de la lumière génère la perception du bleu). De même, l'ergativité ne serait pas autre chose qu'une absence d'accusativité (ou d'autres alignements moins fréquents). L'oiseau bleu de DeLancey a agi ces derniers temps comme un aiguillon et comme un défi dans mon approche de l'ergativité¹, et en partie ce travail y répond, même si je ne vais pas jusqu'à prétendre livrer ici une notion unitaire du phénomène — je n'en vois pas actuellement de bases plausibles —, mais seulement réduire le passif de disparité qui lui est couramment imputé en faisant mien l'esprit de Trask (1979). D'autres approches théoriques, hormis le fonctionnalisme façon "côte ouest", mettent en avant la nature hétéroclite de

¹ Ainsi que mes discussions, innombrables et animées, avec Spike Gildea. Les commentaires de Denis Creissels sur une version précédente m'ont permis d'améliorer notablement plusieurs passages. Qu'ils trouvent tous deux ici l'expression de ma dette.

l'ergativité, cf. Johns (2000). Noter que quelques tenants de la grammaire générative sont loin de voir dans l'ergativité un phénomène par trop disparate pour être intéressant. Elle aurait même "played an increasingly important role in our understanding of the nature of case, agreement, argument structure, and the relationship among them" (Coon 2012) et fourni "a great number of leads on the shape of the human language faculty as it relates to syntax and to morphology" (Deal à paraître). Voir également le numéro de *Lingua* organisé par Laka & Fernandez (2012), en particulier l'introduction. Un deuxième motif réside dans la nécessité de donner un début de forme aux intuitions, impressions, observations fugaces, élucubrations et autres ectoplasmes que je n'ai eu cure, ces dernières années, d'épargner aux oreilles de tout collègue passant à ma portée. Même sous une forme encore balbutiante, il est temps de commencer à exposer ces idées au feu, fût-il nourri, des pairs. Elles ne pourront qu'en tirer profit. Enfin, ce texte, modeste aujourd'hui, pourrait s'avérer être bel et bien la préfiguration d'un travail à venir plus ambitieux.

2 UNE DEFINITION

Je m'intéresse avant tout à l'ergativité syntaxique. Parce qu'elle est indicatrice d'une grammaire ergative plutôt homogène dans ses alignements en syntaxe *et* en morphologie. En en faisant une espèce de prototype, je m'en servirai comme d'une aune destinée à fournir la cote de l'ergativité observée dans les systèmes grammaticaux que les langues attestent. Après un détour par quelques précisions terminologiques qui s'imposent, je tenterai de proposer une définition de l'ergativité.

Tenons pour admise la notion de verbe. Un verbe arrive du lexique pourvu d'une architecture sémantique, minimalement constituée de la description d'une *manière d'exister* (cette expression est destinée à couvrir les sens des différents types de prédicats : action, événement, processus, état, propriété, identité, inclusion, etc.; elle équivaut à l'*état de choses*, qu'on importe parfois de la logique, mais sans l'inconvénient d'"état"). dont fait partie l'Aktionsart ou aspect lexical, et pourvu également d'une grille comprenant, pour toute instantiation primaire, non dérivée, du verbe des spécifications sur la participation, à savoir : 1. le nombre de participants dont la présence structurelle est requise, *valence* ; 2. des dispositions sur l'expression de chaque participant requis, directement déterminées par une des échelles de saillance sémantique et pragmatique (Queixalós 2012b); 3. un mode d'implication pour chaque participant, *rôles*, et une hiérarchisation de ces rôles; 4. une position, sur une hiérarchie de proéminence informationnelle, pour chaque référent venant "incarner" un participant : *thèmes*; 5. l'expression (encodage) des participants : *actants* ; 6. le statut des actants au regard de facteurs proprement syntaxiques : *relations grammaticales* (ou fonctions syntaxiques), autrement dit l'orientation primaire de la manière d'exister vers un de ses participants.

Je propose d'appeler *diathèse* l'ensemble de ces niveaux d'organisation de la participation (Seiler 1988) portés par le verbe lexical. Je reprends ainsi l'acception du Groupe de Typologie

de Saint-Petersbourg (Kulikov 2010; cf. aussi Lazard 1997a), et ignore l'acception de Martinet (1965 221) et bien d'autres pour qui *diathèse* et *voix* sont interchangeables (le créateur du terme, Tesnière (1959 242), portant quant à lui sa part de responsabilité dans une telle interchangeabilité puisque pour illustrer *diathèse* il se sert de "actif" et "passif". Toujours dans la ligne de Tesnière, j'utiliserai à l'occasion le terme de *complément* pour couvrir l'ensemble formé des actants et des adjoints ("circonstants"). Un complément est donc la manifestation linguistique d'un participant, quelle que soit sa position sur l'axe centre ↔ périphérie.instituent, étant donné un verbe et par son fait, la structure actancielle de la proposition. Sur la base de leur diathèse primaire les verbes se regroupent en classes au sein du lexique. La constitution de classes diathétiques de verbes pourrait cependant n'être pas universelle, si l'on en croit l'interprétation du ket par Vajda (2003).

1) et 2) ressortissent au contenu et à la forme.

1) porte sur les participants (contenu) nécessaires à l'instantiation du verbe, devant s'exprimer comme actants (forme) (un verbe **donner** peut avoir deux participants nécessaires dans une langue et trois dans une autre). La notion de "valence sémantique" est vide de sens si elle renvoie à autre chose que le nombre de participants nécessaires *inféré* à partir du nombre d'actants (et inutile, bien sûr, si elle est dans ce rapport de bi-univocité).

2) concerne la sémantique propre aux entités entrant en scène comme participants (**tuer** assigne *animé* à l'un de ses participants alors qu'**assassiner** imposera *humain* à ce même participant), mais aussi des traits attribués aux participants au moment de l'énonciation, soit sémantiques comme la quantification, soit pragmatiques comme la définitude ou la référentialité (contenu). La plus claire manifestation de 2) est son effet sur le marquage différentiel et sur le choix du matériel utilisé à cette fin (forme). Une preuve que le marquage différentiel est à voir comme une propriété de la diathèse verbale réside dans sa possible présence au sein même de la morphologie du verbe, comme le montrent les langues kanak des Iles Loyauté (Moyse-Faurie 2011) ou le fidjien bouma (Moyse-Faurie comm. pers.). Rodríguez-Mondoñedo (2008) propose explicitement que le marquage différentiel de l'objet soit une propriété de l'architecture lexicale du verbe.

3) se fonde sur la réduction des modes particuliers d'implication, en quantité indéfinie, à une poignée de prototypes, *agent*, *patient*, etc.

4) établit que le référent d'un participant donné pour un verbe donné aura plus ou moins de relief aux yeux du locuteur (le référent du participant stimulus est plus "important" que le référent du participant expérient dans **fasciner** et moins dans **adorer**). Le vocabulaire relatif à la hiérarchie pragmatique / informationnelle pourrait être *thème primaire*, *thème secondaire* (les "primary / secondary clause topics" de Givón 1983). Une des manifestations de cette hiérarchie pragmatique réside dans la position tactique des syntagmes nominaux au sein de la proposition primaire.

2), 3) et 4) hiérarchisent. Des entités et des référents dans le cas de 2). Des rôles sémantiques dans le cas de 3). Des référents à nouveau dans le cas de 4). Bien entendu une unité lexicale, verbe ou autre, n'a aucun accès aux référents, qui sont des unités d'existence (Shibatani) construites en situation de communication. 2) et 4) ne font que préciser d'une part que l'actant exprimant un référent doté de tel ou tel trait prendra telle ou telle forme (marquage différentiel conditionné par la saillance pragmatique), et d'autre part que le référent associé à un actant donné sera privilégié en regard de l'attention du locuteur.

5) et 6) renvoient à la forme linguistique des participants. Les hiérarchisations qu'aux niveaux du contenu nous venons de voir à l'oeuvre ont des répercussions sur ces deux niveaux formels.

5) prend en charge l'expression des participants : syntagmes nominaux *vs.* diverses sortes de morphèmes pronominaux (**crier** s'associe à un syntagme nominal dominé par un nom lexical ou à une expression pronominale, **pleuvoir** ne s'associe qu'à une expression pronominale). Je néglige dans ce contexte la distinction entre marques d'accord et indices verbaux (*cf.* Mithun 2003 pour une clarification), et admetts la possibilité de marques zéro. Un actant se caractérise aussi par la forme de sa face relationnelle, c'est-à-dire, *étant donné un verbe*, les indications explicites sur le rôle sémantique attaché au participant qu'il manifeste (*cf.* la fonction discriminatoire des cas selon Comrie 1978; aussi Anderson 1976). On peut étendre ici le vocabulaire des cas, *ergatif, accusatif, etc.*, aux paradigmes d'affixes verbaux. La hiérarchie des rôles est souvent répercutée par une hiérarchie des actants, d'où la fréquente existence d'un cas non marqué (je reviendrai sur cette notion ci-après).

6) met en jeu un niveau de la forme non nécessairement présent, semble-t-il, dans toutes les langues (Mithun 1991b; Lazard 1994 115; Van Valin & LaPolla 1997 260; Bhat 1991). Je ne prends pas en considération les primitifs de la grammaire relationnelle (Perlmutter 1982), que je vois, en dépit de quelques allégations (Rosen 1984), comme de simples ré-étiquetages des rôles sémantiques. Voir aussi la critique de DeLancey (2001 chap. 1.2.2). Les relations grammaticales constituent le plus abstrait des niveaux parce qu'elles se placent au strict plan de la syntaxe (on notera que l'expression "relations grammaticales" a chez moi une portée restreinte; pour certains elle englobe tous les niveaux, par exemple LaPolla 1993; pour d'autres elle comprend aussi prédicat et adjectif, Givón 2001a 108, voire la relation génitive, Payne 2006 211). Trois facteurs les configurent : la constituance, distinguant les actants réalisés dans ou hors certain type de syntagme; le comportement, portant sur l'accès à des opérations qui agissent sur la forme de la proposition; le contrôle de la coréférence, c'est-à-dire les prescriptions régulant le pistage des référents dans ou entre certaines séquences de la chaîne parlée. Les termes y sont ceux de *sujet* et *objet*. La hiérarchisation des référents mentionnée en 4) a un contrecoup ici. Il semble assez naturel que l'expression d'un référent proéminent

doive 1. en termes de constituance se situer plus haut dans la hiérarchie des constituants (plus immédiatement sous le constituant maximal, la proposition); 2. en termes de règles de syntaxe, leur être plus accessible; 3. en termes de coréférence particulièrement, se positionner comme le meilleur candidat au statut d'antécédent ("contrôleur"). En somme, la projection de la hiérarchie thématique des référents sur les relations grammaticales représente la version synchronique de la grammaticalisation du "topic" en sujet si souvent évoquée (Comrie 1981 114; Estival & Myhill 1988; Mithun 1991b; Shibatani 1991).

Venons-en à l'ergativité. Tout sauf

- (1) *l'ergativité consiste en un alignement où le sujet du verbe intransitif et l'objet du verbe transitif ont les mêmes propriétés tandis que le sujet du verbe transitif a des propriétés différentes*

Pour deux raisons complémentaires. 1. Ou bien cette définition utilise "sujet" et "objet" dans la stricte acception syntaxique indiquée quelques lignes plus haut (Anderson 1976, Pullum 1977) et elle a alors le double mérite d'être cohérente et de couvrir la très grande majorité des langues dites ergatives, mais le gros défaut d'en exclure certaines qui pour rares qu'elles soient n'en existent pas moins, les dites syntaxiquement ergatives. Comrie (1978) est très attentif à clarifier les conditions auxquelles on peut s'exprimer en ces termes dans l'identification des alignements, à savoir lorsqu'il est question de langues à ergativité uniquement morphologique, et Payne (1980) précise que s'il s'en sert pour les langues iraniennes, c'est parce que la syntaxe y est accusative. Cette prudence n'est pas générale, loin s'en faut. Si bien que, prenant (1) au pied de la lettre ("sujet" et "objet" sont des êtres syntaxiques), Mel'čuk (1979) démontre sans mal que le dyirbal n'est pas une langue ergative, puisque le *sujet* du verbe intransitif et le *sujet* du verbe transitif (patient) ont les mêmes propriétés formelles. 2. Ou bien dans cette définition "sujet" et "objet" sont des primitifs, renvoyant à des notions non syntaxiques où entre de l'intuition sémantique sur les rôles agent et patient assortie de considérations sur d'autres types de participants qui par leur sémantique ou leur expression présentent des affinités avec l'agent ou le patient; fréquemment une sous-espèce de cette déviation repose sur la morphosyntaxe de la traduction des exemples dans une langue européenne de grande diffusion. Une telle définition n'a, dans ce cas qui est aussi le cas le plus courant, que des défauts, le moindre n'étant pas la collision entre au moins deux niveaux de l'organisation de la participation, celui de la sémantique et celui de la syntaxe. Je n'en veux pour exemple que "These data have led researchers to conclude that the intransitive subject and the transitive *object* in Dyirbal occupy the same syntactic position, typically a *subject* position." (Baltin 2001 239; mes italiques). Des étiquettes plus ou moins équivalentes entre elles et supposées contourner la difficulté ont surgi : A / P (Comrie 1978), A / O (Dixon 1979), x / y (Lazard 1994). Dans la pratique de leur utilisation, pour certaines très généralisée, nous assistons à une fluctuation constante — et le plus souvent non explicitée — entre les niveaux : à la convenance de l'auteur, dans tel contexte elles seront inscrites dans la sémantique, dans l'autre elles ressortiront à la forme,

dans un troisième il s'agira d'hybrides "sémantico-syntaxiques" (cf. DuBois 1987; Lazard 1997b; Primus 1999 251 pour des critiques de même tonalité; et Creissels à paraître a, par exemple, pour une utilisation homogène de A / P).

Nous avons, certes, besoin de primitifs ici. En cette rencontre les primitifs sont simplement des notions intuitives concernant les rôles sémantiques associés aux verbes, à manipuler avant toute analyse. Je les appellerai, au prix d'une simplification inoffensive dans le présent contexte, *agent* et *patient* dans l'esprit de Jacobsen (1985 176) parmi d'autres qui veillent à ne pas oublier, dans leur définition, l'existence des langues syntaxiquement ergatives : "a certain distinctive case form, the ergative, is used for the agent of transitive verbs, while another case, commonly called the nominative, is used for the subject of intransitive verbs as well as for the patient or goal of transitive verbs". Plank (1985) aussi recourt à agent / patient. Saluons au passage le souci (constant) de Martinet pour la prophylaxie terminologique, qui donne en l'occurrence : "[...] le participant unique y a la même forme que le participant passif des transitifs. Le participant actif pourra présenter un cas caractéristique de l'agent [...]" (1985 203; "participant" a un sens comparable à celui d'actant ici). Tout cela signifie, naturellement, que dans les considérations qui vont suivre je bâtis préférentiellement sur des propositions pourvues d'une structure actancielle où 1. le référent d'un participant endure un changement— avant tout physique — par l'effet direct du comportement qu'adopte le référent d'un autre participant, et 2. ces deux participants s'incarnent dans des actants dont la face relationnelle se codifie de façon directe (non oblique, non adpositionnelle). En un mot je me servirai, autant que faire se peut, de verbes transitifs à diathèse prototypique. A défaut, d'autres verbes pourront faire l'affaire, pour autant que l'identité formelle de leurs participants avec ceux des verbes prototypiques soit garantie. La notion de *prototype*, elle, n'a pas besoin d'être totalement intuitive. Elle résulte de la convergence vers X d'implications telles que *s'il existe Y, alors il existe X*. Pour ce qui nous intéresse ici : dans un domaine donné (une langue, les langues) s'il existe des verbes transitifs avec un expérimenté et un stimulus, alors il existe des verbes transitifs avec un agent et un patient; s'il existe des verbes transitifs avec un possesseur et un possédé, alors il existe des verbes transitifs avec un agent et un patient; et ainsi de suite. Une dernière précision : pour alléger la rédaction il m'arrivera à certains moments de recourir aux termes *agent* et *patient* pour dire *l'actant exprimant l'agent* et *l'actant exprimant le patient*, respectivement, pour autant que ces raccourcis n'induisent pas de confusion des niveaux de structure en jeu.

Une fois prises ces précautions, j'avance que l'ergativité réside dans une organisation de la proposition où

- (2) a. *en vertu de sa diathèse primaire, un verbe transitif projette ses participants sur les actants de telle manière que l'actant exprimant le patient domine celui exprimant l'agent au regard d'au moins une des hiérarchies que la forme révèle;*

b. *les propriétés qui fondent cette dominance rapprochent l'actant exprimant le patient de l'actant unique du verbe monovalent.*

Trois commentaires. Premièrement, de manière plus compacte que (2)b. Johns (2006) dit : "[...] treats the subject of an intransitive verb as identical in some grammatical fashion to the patient/theme argument of a transitive verb". Pour alléger ma rédaction je parlerai désormais d'*actant agent / actant patient* dans le strict sens d'*actant exprimant l'agent* etc. Il s'agit donc bien, invariablement, d'actants. Deuxièmement, un verbe porteur de diathèse primaire est à entendre comme un verbe directement "venu" du lexique, morphologiquement non dérivé et qui, de ce fait, organise une forme de proposition comparativement plus fréquente dans le discours et plus simple en termes de traits formels et fonctionnels la caractérisant. Les "hiérarchies" se localisent sur deux plans : 1. l'encodage, où "dominer" signifie être moins marqué dans le sens d'être marqué de la même façon que l'actant unique des verbes monovalents, et ce sera donc la notion d'opposition privative de Troubetzkoy que j'invoque (un des termes souffre moins de restrictions d'apparition), et non à la distinction entre terme phonologiquement non réalisé vs. réalisé, dont ferai usage plus bas; et 2. la constituance, le comportement et le contrôle, où "dominer" signifie, respectivement, se placer plus près du constituant maximal qu'est la proposition, jouir d'un accès privilégié à des opérations modifiant l'organisation de la proposition, avoir priorité pour être l'antécédent de formes pronominales potentiellement ambiguës, sachant que ces propriétés l'actant dominant les partage avec l'actant unique des verbes monovalents. Bien sûr il y a une bonne superposition entre le plan 1. et la morphologie nominale (cas) et / ou verbale (indices), ainsi qu'entre le plan 2. et la syntaxe. Pas totale cependant. L'ordre des mots est traditionnellement assigné à l'encodage mais relève à proprement parler de la syntaxe (et découle en grande partie de la constituance). "Au moins une" de (2)a. met en exergue la nature graduelle de l'ergativité : il s'en faut, comme nous le verrons, qu'une langue doive présenter un seul et même alignement au regard des différentes hiérarchies. C'est même là un idéal non attesté, que la langue soit "ergative" ou "accusative". Les guillemets veulent indiquer que, malgré l'usage habituel, ces épithètes s'appliquent plus adéquatement à des constructions — voire des parties de constructions — qu'à des langues et qu'elles expriment de façon abrégée les notions de nominatif-accusatif et ergatif-absolutif. Allons plus loin : toutes les langues n'associent pas leurs verbes à une diathèse qui hiérarchise les actants. Les alignements dits neutres et tripartites ne hiérarchisent rien en termes d'encodage. L'inexistence de pivot (Foley & Van Valin 1984; Dixon 1994) dans une langue signifie que celle-ci ne hiérarchise pas en syntaxe (Bhat 1991; Mithun 1991b). C'est le cas des langues daghestanaises (Denis Creissels, comm. pers.). Troisièmement, on remarquera l'absence en (2) de toute allusion à "sujet" et "objet".

La *définition de l'ergativité stricte* proposée en (2) permet d'écarter pas moins de sept configurations qui se sont parfois vues mêler à l'ergativité :

- le passif : le verbe passif est à diathèse secondaire et intransitif; voir Comrie (1988) pour un inventaire des différences entre ergatif et passif;

- l'inverse : la forme inverse est bien transitive, mais à diathèse secondaire comme le passif;
- l'alignement tripartite : voir ci-après;
- l'ergativité ubiquiste (voir section 3);
- l'ergativité discursive (voir section 3);
- l'alignement nominatif-absolutif : il n'y a pas un seul type d'actant unique de verbe monovalent;
- le tout-intransitif (voir 4.3.2).

Reprenons à tour de rôle l'inverse et l'alignement nominatif-absolutif.

1. Ma vision de la valence liée à la construction inverse adhère à celles de Jelinek (1990) et Siewierska (1998) — valence conservée — davantage qu'à celle de Givón (1984) — valence récessive. La remarque de Thompson (1994) sur la conservation des cas marquant les syntagmes nominaux dans les systèmes direct / inverse associés à l'existence de cas morphologiques va aussi dans le sens de la conservation de la valence.
2. Loin d'être une sous-espèce de l'ergativité comme le prétendait Dixon en 1979 (et comme l'écartait Sapir dès 1917), l'intransitivité scindée (Merlan 1985; Dixon 1994) est un phénomène général, souvent vu comme universel depuis Perlmutter (1978) mais qui dans certaines langues n'a pas d'incidence directe sur l'alignement des actants en termes d'*encodage*. Et ce, pour deux raisons mutuellement disjointes : 1. la distinction se fait jour ailleurs : sur l'auxiliaire en allemand, catalan, français et italien (avec une répercussion quand même, dans les langues romanes, sur le pronom objet partitif **en** / **ne** présent avec les verbes inaccusatifs); sur l'incorporation nominale en sikvani et autres langues capables d'incorporer l'actant unique, comme le tchouktche (Muravyova *et al.* 2001 111) où seul s'incorpore l'actant non agentif; sur le passif impersonnel (Perlmutter & Postal 1984). Ou bien 2. la question de l'alignement est vide de sens parce que la classe des verbes transitifs n'existe pas (voir 4.3.2). Pour une intransitivité scindée qui manifeste de l'alignement dans l'encodage, je propose la désignation *nominatif-absolutif*. Ce qui a l'avantage d'abord de ne renvoyer, à l'intérieur de la notion plus englobante d'intransitivité scindée, qu'à l'alignement explicite, et ensuite d'éviter les étiquettes invoquant la sémantique (actif / statif, actif / inactif, agentif / patientif, alignement sémantique), toujours sujettes à restrictions (Lazard 1986 utilise "dual", Nichols 2008 "split-S", et Creissels 2008a "intransitivité scindée" pour la même raison), ou qui présupposent des dérivations syntaxiques (le second élément du couple inergatif / inaccusatif dans la grammaire relationnelle). Ainsi défini, un alignement nominatif-

canoniques des sujets montrent que la dissociation dépasse ce type de langue. Si certains courants formalistes se font rappeler la nécessité de reconnaître la dissociation (Aldridge 2008), c'est parce que l'amalgame y est monnaie courante, alors que pour tout universaliste qui se respecte il devrait aller de soi que la superposition / dissociation doit être paramétrisée. C'est un des aspects positifs de l'approche de Marantz (1984; voir ci-dessous 4.2.1).

3 L'ERGATIVITE UBIQUISTE

Les langues attestent des phénomènes affectant une orientation ergative qui est indépendante de l'organisation primaire de la proposition (celle découlant directement de la diathèse primaire, lexicale, du verbe). En d'autres mots : ces phénomènes sont décelables dans des langues aussi bien "ergatives" qu'"accusatives" (Moravcsik 1978b; Plank 1979). Ils apparaissent dans des régions de la grammaire sans lien avec l'alignement primaire. L'*ergativité ubiquiste* est l'ensemble, ample et diversifié, de ces phénomènes. Suivent quelques exemples où, dans les aires les plus disparates de la grammaire, une catégorie d'absolutif se fait jour. La question de savoir si l'existence d'une catégorie d'absolutif regroupant l'actant patient de transitif et l'actant unique est ou non suffisante pour parler d'ergativité ne nous retiendra pas dans cette section sur l'ergativité ubiquiste. Il suffit que pour un phénomène donné, comme ceux listés ci-après, ces deux actants affichent la même propriété et l'actant agent de transitif ne l'affiche pas. Avant d'en venir aux exemples, notons qu'il existe une accusativité ubiquiste : l'impératif, le réfléchi et les subordonnées de finalité en sont des exemples (Mulder 1989; Dixon 2010 154). Exemples qui, au demeurant, vident de son contenu toute définition de la notion de sujet fondée sur eux (Dixon 1994 141, qui en évacue le socle syntaxique vers celle de pivot, 156).

- L'orientation des expressions adverbiales : la particule verbale dans **the riverbed₁ dried up₁ / we ate up₁ the bread₁** (Plank 1979); les adverbes en shipibo-konibo (langue ergative; Valenzuela 2003).
- L'incidence des démonstratifs situationnels lorsque leur occurrence n'est pas permise sur tous les types d'actant (Dixon 2010 155).
- Certaines dérivations déverbales : **washable / perishable, employee / escapee** (Comrie 1979; Trask 1979).
- Des lexicalisations nominales faites d'un verbe et son actant : **punch-ball, hovercraft** (Dixon 2010 155).
- La récupération des participants dans les formes déverbales : **woman hater / woman worker** (Comrie 1979); le double génitif dans le fameux **destruction-ville-ennemis** (Chomsky 1970); cf. aussi, bien sûr, Alexiadou (2001). Ce qui dans beaucoup de langues n'est pas sans conséquences sur la structure des subordonnées.

- La prise en charge de la catégorie du nombre par les verbes supplétifs (gitksan, Hunt 1993 25; shoshone, Sapir 1917; chickasaw **malili** / **takli**, '(un / plusieurs) courir'; **fokhi** / **ani** 'mettre (un / plusieurs) dans', Munro & Billerey-Moser 2010). Cet exemple, ainsi que de multiples autres du sikvani, montre que les verbes intransitifs concernés ne sont pas exclusivement des inaccusatifs, comme c'est toutefois le cas de certaines langues dont le géorgien (Harris 1982a)².
- La prise en charge de la catégorie du nombre par les verbes redoublés (sikvani **pona** / **ponapona**, '(un / plusieurs) marcher', **itoroba** / **itoitoroba**, 'envoyer (un / plusieurs); gitksan (Hunt 1993 25); futunien, langue ergative (Moyses-Faurie 1992); cf. aussi, bien sûr, Moravcsik (1978a). Précisons que le nombre afférent aux participants n'est ici qu'une sous-espèce de la *distensivité* (Queixalós 2002), catégorie à base quantificationnelle plus abstraite et qui peut porter sur les participants et / ou leur manière d'exister.
- Les relatives dans leur sélection de l'actant relativisé (cf. Fox 1987 ci-dessous), et leur incidence à un nom actant de la principale.
- Les causatives dans des langues telles que le français ou le turc (Comrie 1976), qui font appel la technique *saute-mouton* (Queixalós 2013) : un participant évincé de sa place d'actant par la forme causative vient occuper la première position *vacante* en descendant la hiérarchie d'accessibilité de Keenan & Comrie (1976). Dans les termes de Larsen & Norman (1979) : "subjects of intransitive embedded clauses and objects of transitive embedded clauses both surface as direct objects of the higher verb, while the subject of a transitive embedded clause appears on the surface as the indirect object of the matrix verb" (Larsen & Norman 1979). Typologiquement la technique saute-mouton s'oppose, pour redistribuer les participants dans la construction d'arrivée, à celle de *chaîne propulsive* : un participant chassé de sa place d'actant par la forme causative vient occuper la première position en descendant la même hiérarchie et le cas échéant en déloge le participant *qui s'y trouvait* dans la forme non causative.
- Un phénomène peut-être inconnu hors du japonais, le marquage de l'honorifique concernant le "possesseur" (Tsunoda 1996).

L'incorporation nominale des langues dont les verbes intransitifs connaissent aussi ce mécanisme n'est pas à mettre au compte de l'ergativité ubiquiste, contrairement à ce qu'on voit parfois prétendre (Keenan 1984; ce travail semble être le premier à avoir accordé une attention systématique à l'ergativité ubiquiste, mais l'expression est de moi). C'est à de l'intransitivité

² Je remercie François Copin pour cette référence.

scindée que nous avons affaire en cette conjoncture : les patients d'intransitif et de transitif y sont éligibles, pas les agents (*cf.* note 20).

A cette constellation d'effets ergatifs aux origines diverses, nichés dans n'importe quelle langue et sans rapport avec l'architecture de la proposition, il convient de rattacher deux phénomènes directement engendrés par les conditions qui s'imposent à la construction du discours suivi dans les domaines de la manipulation des participants et le pistage des référents. Avant d'y venir, je ferai une brève clarification terminologique.

Dans mon usage, *thématisation* est la simple introduction dans l'univers du discours du référent d'un nouveau participant. Cela se fait communément au moyen d'un syntagme nominal à l'intérieur de la proposition. Une intention d'emphase sur le geste d'introduire donne la *sur-thématisation*, typiquement mais pas nécessairement traduite par la présence d'un syntagme nominal *avant et hors* la proposition — **la répression, elle continue en Syrie**. Une fois introduit, le référent devient un *thème* dans la mémoire à court terme des interlocuteurs et pendant un segment de discours, un *thème résident* pour être plus explicite (métaphore informatique), actif, dans les termes de Chafe (1987) et Lambrecht (1994). Un thème résident refait surface sous des formes anaphoriques (**elle** ci-dessus). Il peut arriver que deux ou plus thèmes résidents cohabitent sur un segment de discours, et que la hiérarchie imposée par la diathèse de chacun des verbes ne suffise pas à garantir un pistage univoque des référents. La précarisation d'un thème résident amènera le locuteur à le restaurer en recourant à la *re-thématisation*. Une forme assez courante en est un syntagme nominal placé *après* la proposition — [...] **mais elle ne m'en a pas parlé, Anaïd**.

Il a été noté (DuBois 1987) que, quel que soit le type de langue observée et sauf effet de style qui ne nous concernera pas ici, les participants sont introduits — institués comme thèmes — non seulement sous forme de syntagmes nominaux — il faut bien identifier le référent — mais dans la position de, préférentiellement, l'actant unique de verbe monovalent ou l'actant patient de verbe transitif. Jamais, ou rarement, dans celle d'actant agent de verbe transitif. Une bonne raison à cela : le référent de l'agent est le thème résident par excellence. Et cela, même dans les langues les plus uniformément ergatives (Cooreman 1988). Givón (1983), qui appelle ce dernier *primary topic*, a démontré la stabilité discursive du référent agent au moyen de procédures quantitatives appliquées à des échantillons de discours (*cf.* aussi les contributions au même volume de 1983) : la "persistance cataphorique" mesure le nombre de mentions d'un même référent à partir d'un point du discours et pendant les dix propositions qui suivent; la "distance anaphorique" concerne, elle, la taille du segment de discours s'étendant, à rebours, entre la mention d'un référent en un point du discours et la dernière mention de ce même référent dans le discours qui précède. Les deux mesures convergent sur le référent le plus actif, dans le sens de proéminent, au long de l'échantillon examiné. Haig (2012)³ reprend les observations de DuBois en élargissant la base empirique et en raffinant la technique

³ Je remercie Claire Moysse de m'avoir facilité l'accès à ce matériel.

statistique, et ne constate aucun alignement particulier entre l'actant unique et l'actant patient par rapport aux moyens d'encodage — syntagme nominal ou forme anaphorique —, mettant ainsi en cause la catégorie d'absolutif à fondement discursif. Le propre d'un bon thème résident — se situant au premier plan dans la mémoire active des deux interlocuteurs — n'est pas d'être agent mais d'être humain. Ce qui inclut bien sûr une partie des actants uniques de verbe monovalent. Quant à l'agent, il est le thème résident par excellence parce qu'il est massivement humain — entre quatre-vingt dix et quatre-vingt dix-neuf pour cent de ses occurrences dans les comptages de Haig. Quel que soit le trait distinctif à l'œuvre — rôle du participant ou saillance intrinsèque de l'entité — l'agent est porté à se manifester par des moyens anaphoriques, et moins par des syntagmes nominaux. L'effet ergatif consiste donc, dans l'optique de DuBois, en la forme — expression anaphorique — que privilégie l'encodage de l'actant agent, l'effet étant, dans l'optique de Haig, plutôt nominatif-absolutif (ma terminologie).

Le premier contrecoup de cette architecture discursive de la référence est que dans certaines langues le syntagme nominal actant agent est enclin à accueillir une marque de relief pragmatique (grec pontique, Drettas 1994; chipaya Cerrón-Palomino 2006 123, toutes deux langues accusatives). Il n'est pas facile de se faire une idée précise de la motivation pragmatique sous-tendant ce phénomène en raison de la diversité des termes employés par les descripteurs — focus, focus contrastif, topique, thème, rhème, définitude, emphase, insistance, etc. — et du flou entourant le sens de certains de ces termes dans beaucoup de travaux. Tel n'est pas le cas, on s'en douterait, de Lambrecht (par exemple 2000). Pour cet auteur, la question se réduit aux moyens formels à mettre en œuvre pour donner à entendre à l'interlocuteur que le référent de l'actant agent n'est pas un thème résident. Ce qui revient à faire du syntagme nominal qui l'exprime une des composantes du rhème. Puisque le syntagme nominal désignant le référent de l'actant patient est une des composantes du rhème, une façon simple de répondre à la question est de conférer à l'actant agent certaines des propriétés formelles normalement associées à l'actant patient, les plus répandues d'entre elles — Lambrecht en énumère sept — étant le changement d'ordre relatif au verbe et le surmarquage. Tout cela est ici exprimé bien sûr dans ma terminologie. Lambrecht parle de "sujet", "objet" — sa base empirique étant des langues accusatives — et, surtout, de "focus" pour ce que j'appelle rhème. Sauf faute d'appréciation, les besoins de cette section devraient être satisfaits en réduisant une telle profusion à la notion simple — et délibérément vague — de "relief".

Au plan du pistage de la référence, si le statut de thème résident privilégie bel et bien l'agent, alors un agent exprimé par un syntagme nominal — donc introduit — équivaut à un ré-aiguillage référentiel (changement de thème résident primaire, le "topic-shift" de Givón). Cet "incident" dans le déroulement d'une séquence événementielle — la mention d'un référent agent qui n'a pas été, au long du fragment de discours qui précède immédiatement, au centre de l'attention du locuteur — requiert une signalisation explicite. Si bien que l'actant agent sera d'une façon ou d'une autre marqué, d'où l'effet ergatif en cas de recours à de la morphologie

nominale. Le shiwilu est particulièrement éloquent à cet égard (Valenzuela 2008; cf. surtout la note de bas de page 6 dans l'article.). Quant au balochi occidental, variété accusative de la langue (cf. 4.3.6 *in fine*), locuteur natif rejette comme agrammaticale la construction à syntagme nominal agent marqué si elle est proférée hors contexte discursif (Farrell 1995). C'est bien la sur-thématisation, une des opérations oeuvrant à l'organisation informationnelle du discours, qui déclenche le sur-marquage de l'actant agent (j'introduirai ci-après l'idée que la re-thématisation peut avoir des effets formels comparables). Maslova (2006), dans son analyse des marques à fonction pragmatique en yukaghir et non sans attirer l'attention du lecteur sur la variété des statuts pragmatiques qu'endossent les syntagmes nominaux au-delà de *topic* et *focus*, parle de *focus-oriented split* : les éléments nominaux thématiques ("topic") suivent un alignement nominatif-accusatif, les éléments sur-thématisés ("focal", dans le sens de Lambrecht et sans rapport direct avec le focus de type contrastif de Chafe 1976) suivent un alignement absolutif-ergatif. "Thématisation forte", "thème contrasté" sont les termes de Drettas (1994) pour ma sur-thématisation, dont voici en le simplifiant un exemple du même auteur (p. 210): **l'abeille élabore son miel, le bourdon_{quant-à-lui} lui apporte de l'eau**. Noter qu'en dépit de la première apparence **le bourdon** n'est pas en focus contrastif : le référent du pourvoyeur en eau n'a pas été sélectionné par exclusion d'une **abeille** potentiellement pourvoyeuse; simplement, son tour arrive et le locuteur insiste là-dessus.

Le deuxième contrecoup réside en la sensibilité ergative de la relativisation. La principale fonction des relatives est d'aider à l'identification d'un référent à partir de son implication dans une manière d'exister dénotée par le prédicat de la relative. Elles jouent donc un rôle important lorsqu'un nouveau participant entre en scène. Or, nous l'avons vu, les travaux de DuBois et de Givón montreraient que cette introduction opère de façon privilégiée au moyen d'éléments lexicaux dans les positions d'actant unique et d'actant patient. Par voie de conséquence les relatives restrictives se localiseront préférentiellement dans des syntagmes nominaux en position d'actant unique ou actant patient de la principale. Fox (1987) note un autre aspect allant dans le même sens. La façon dont la relative spécifie un nouveau référent consiste soit à en décrire une propriété moyennant un prédicat intransitif dont le référent est le participant unique, soit à rattacher le référent à l'univers du discours en le repérant, autour d'un verbe, dans sa relation à un thème déjà résident, de préférence à un agent donc. Si bien que l'actant relativisé renverra plutôt à un participant unique ou patient. Une expérience sur le basque (Carreiras *et al.* 2010), dont la syntaxe n'est pas notablement ergative (4.3.5), semble montrer que le traitement par le locuteur d'une relativisation d'actant patient est plus rapide que celui d'une relativisation d'actant agent.

L'ergativité ubiquiste se situe en dehors de (2) parce que la forme prise par ses multiples avatars ne découle pas de la diathèse du verbe. On aura noté que ce déblayage préalable est en effet un strict corollaire de (2), et qu'il réduit considérablement l'apparente disparité du phénomène sous examen. Nous pouvons maintenant entrer dans le vif du sujet.

4 L'ERGATIVITE STRICTE

Elle concerne l'alignement primaire, et reste diverse, nul n'en doute. Mais, pour la plupart d'entre elles, les raisons de cette diversité s'agglutinent maintenant en deux ensembles assez intelligibles, et internement articulés, de notions. Ces ensembles se superposent plutôt bien aux plans de l'encodage et des constituance-comportement-contrôle (désormais morphologie et syntaxe, pour abrégé), qu'il faut agrémenter de trois hypothèses, une pour l'encodage (4.1) et deux pour la syntaxe (4.2, 4.3).

L'hétérogénéité est une conséquence directe de la façon dont une construction donnée répond aux hiérarchies formelles mentionnées en (2). Le grand clivage s'établit entre les plans de la morphologie et de la syntaxe. Dans l'écrasante majorité des langues dites ergatives la dominance du patient se cantonne au plan de la morphologie, la dominance de l'agent prévalant dans celui de la syntaxe. On les caractérise comme morphologiquement ergatives et syntaxiquement accusatives. La scission manifestant cette sorte d'hétérogénéité est la plus répandue.

4.1 MARQUAGE DIFFERENTIEL

L'expression *marquage différentiel* s'applique souvent à l'"objet". Ce phénomène concerne l'encodage des participants et ressortit donc, dans mon optique, à la diathèse (voir section 2). Dans les exemples qui suivent, la présence sur le syntagme nominal patient d'un cas accusatif en tikuna et datif en espagnol répond à une stipulation, inscrite dans le verbe, sur la rection d'une marque casuelle / adpositionnelle attachée à l'actant dénotant une entité engagée dans le rôle de patient et pourvue de traits sémantiques inhérents tels que, respectivement, animé et (en simplifiant) humain.

(5) **pōi na-ngō**
banane 3AGENT-manger
'il a mangé la banane'

(6) **u)ka-u na-ngō**
rat-ACCUSATIF 3AGENT-manger
'il a mangé le rat'

(7) **Juan golpeó la rata**

(8) **Juan golpeó a la vecina**

Ainsi caractérisée, la notion de "différentiel" recouvre celle d'"optionnel" mise en avant par Mc Gregor (2010) à propos de l'ergatif. Pour cet auteur ces deux notions sont distinctes (Mc Gregor 2009) : la première suppose l'alternance entre deux marques différentes et réalisées

phonologiquement; la seconde requiert une alternance entre une marque réalisée phonologiquement et zéro (peu importe ici que ce "zéro" soit structurel ou simplement auditif). Il est clair qu'à ce compte-là une fraction notable de ce qui est communément mis sous la dénomination "marquage différentiel de l'objet" est à voir comme relevant non du différentiel mais de l'optionnel. Mon choix est plutôt d'y voir, sur la base de présence / absence d'une marque donnée (l'absence se déclinant donc en zéro ou marque différente), les deux facettes apparentes d'un seul et même phénomène. Ce faisant 1. j'introduis les notions de sur-marquage et sous-marquage, qui distinguent deux façons complémentaires de manipuler la morphologie tout en recouvrant — partiellement — la distinction différentiel / optionnel de McGregor, et 2. je fais droit à l'unicité fonctionnelle (sémantique / pragmatique) que prétend capter l'énoncé de (11) ci-après.

Précisons le point 1). Sur- et sous-marquage présupposent l'identification d'un encodage relationnel primaire de l'actant. Le sous-marquage consiste à substituer le cas explicite associé à l'encodage par défaut de l'actant par un cas moins marqué dans le sens de non réalisé phonologiquement et / ou moins contraint dans ses occurrences, par exemple un nominatif sur un nom neutre objet en latin. Dans cette même logique, le sur-marquage reviendrait à récupérer, et mettre à la place du cas par défaut, une marque associée à des positions plus basses dans la hiérarchie des compléments (chez les adjoints le plus souvent, mais aussi auprès d'un éventuel objet indirect), par exemple une postposition "pour" en persan (Lazard 1994 230). Au plan fonctionnel, on sur-marque le participant atypique dans son rôle, et on sous-marque, inversement, le participant prototypique dans son rôle. Bickel (2008) observe une nette correspondance entre le sous-marquage ("zéro" dans les termes de l'auteur) de l'actant agent et sa position haute dans l'échelle de saillance, et entre le sous-marquage de l'actant patient et sa position basse dans cette même hiérarchie. Une belle preuve de l'identité conceptuelle, à un certain niveau d'abstraction, entre le différentiel et l'optionnel à la McGregor réside dans l'évolution du système des cas dans les langues ergatives de l'est africain (Dimendaal à paraître) : c'est le sous-marquage de l'actant patient accusatif qui a préparé le terrain du sur-marquage de l'actant agent.

Quant au point 2), on identifie en effet deux sortes de motivation fonctionnelle pour le marquage différentiel — dans mon sens désormais — de l'actant patient : sémantique dans l'exemple tikuna ci-dessus, pragmatique en yagua (D. Payne 1986). L'espagnol, où le marquage prend en charge non seulement la dimension d'humanité mais aussi celle de définitude et de référentialité, (10), suggère qu'à un certain niveau d'abstraction, je me permets d'insister, les motivations sémantique et pragmatique ne font qu'un (Lazard 1994 230 propose de les subsumer en individuation).

(9) **Juan necesita una colaboradora que entienda de patrimonio cultural**

(10) **Juan necesita [a] una colaboradora que estaba aquí hace un minuto**

Le marquage différentiel du "sujet" existe aussi, bien sûr (Hoop & Swart 2009). Reportons donc le marquage différentiel sur, pour être plus précis, l'actant agent et nous obtenons la motivation d'une bonne part des alignements ergatifs dans l'encodage des actants. Pas ceux, toutefois, reposant sur le type de proposition (indépendante / subordonnée, Dixon 1994 102), ni ceux résultant de la distinction syntagmes nominaux / indices verbaux (ou alors indirectement, si ces derniers sont le fruit d'un processus d'intégration-grammaticalisation pronoms libres > clitiques > affixes). Le marquage différentiel de l'actant agent est l'hypothèse que j'accroche au plan de la morphologie pour rendre compte de manière unitaire de la diversité avec laquelle l'ergativité s'y manifeste dans une partie des langues dépourvues d'ergativité syntaxique, lesquelles sont de deux types selon leur héritage diachronique (*cf.* 4.3.5). Nous nous intéressons, dans ce passage et sauf exception (*cf.* cette même section *in fine*), à celles dont les états antérieurs n'ont pas connu d'ergativité syntaxique. La réunion des hiérarchies de Silverstein (1976), portant sur les participants, et de Tsunoda (1981), élargissant le champ aux manières d'exister que détermine le couple effectivité-complétion tant dans le contenu lexical du verbe (transformation, perception, poursuite, etc.) que dans ses catégories temporelles (aspect, temps déictique), montre que la stipulation du cas différentiel sur l'actant agent dépasse largement les propriétés sémantiques inhérentes de l'entité, évoquées ci-dessus simplement à titre d'exemple. (Il en va de même pour le patient, bien sûr.)

Le dénominateur fonctionnel commun à ces marquages différentiels ergatifs pourrait être :

(11) *L'agent est comparativement moins au centre de l'attention du locuteur.*

"Comparativement" : à un autre co-participant, ou au même type de participant dans un contexte associé à des propriétés sémantiques ou pragmatiques différentes. Ce marquage différentiel, induit par une situation qui comporte quelque chose d'inattendu, présente plusieurs facettes, certaines évidentes, d'autres moins. La constellation passé-perfectif-parfait (iranien, Haig 2008; sherpa, Givón 1980) vise davantage l'état dans lequel, suite à l'événement, se trouve le patient (DeLancey 1981). La troisième personne (dyirbal, Dixon 1972; ouvéen oriental, Moyse-Faurie 2003) ne suscite pas l'empathie que sont enclins à provoquer les participants de l'acte d'énonciation. Et en admettant qu'on puisse démontrer que les constructions aux personnes intralocutives sont non marquées, primaires, et celles à la troisième personne marquées, dérivées, DeLancey (1981) aurait raison de suggérer que la construction ergative de troisième personne est plutôt un inverse. Si, sur les échelles de saillance, nous transposons la dimension de personne sur celle d'humanité, c'est bien ce que suggèrent plusieurs langues de Nouvelle Guinée, par exemple le dani (Foley 1986 107, cité par Moyse-Faurie 2003) ou le fore : **l'homme-Ø tue le porc-Ø / le porc-_{ERGATIF} tue l'homme-Ø** (Scott 1978 cité dans Malchukov & de Swart 2009 342; les -Ø sont de mon crû). Givón (1994) voit dans ce rapprochement entre inverse et ergativité le reflet de la diachronie : le marquage du syntagme nominal agent dans l'inverse est le précurseur des scissions fondées sur la sémantique des entités-participants dans les constructions transitives des langues ergatives (*cf.* 4.3.3).

Ni le non animé celle qu'induisent les animés (népalais, Li 2007). Ni le non humain celle dont bénéficient les humains (fore). Il est remarquable que souvent le marquage différentiel de l'actant agent découle de motivations fonctionnelles symétriques de celles qui président au marquage différentiel de l'actant patient. Un bon exemple en constitue le rapprochement de deux langues sud-américaines. J'ai mentionné plus haut le chipaya (parente de l'uru, Cerrón-Palomino 2006 123), où un suffixe de "topique" (terme de l'auteur) peut venir s'adjoindre à l'actant *agent* lorsque les deux participants sont des entités intrinsèquement équipotentes par rapport à la manière d'exister décrite par le verbe. En yuhup (Ospina 2002 139), c'est l'actant *patient* qui reçoit le marquage différentiel dans cette même conjoncture. Un seul phénomène sémantique (saillance), un seul traitement formel abstrait (la marque prend en charge les traits de saillance des deux participants), deux traitements formels concrets (la marque vient sur l'actant patient ou sur l'actant agent). (Le sahapin, Deal à paraître, pourrait ressembler au chipaya sous ce rapport, avec la hiérarchie de personne comme dimension de saillance et l'ergatif comme marque différentielle.) Comme le relèvent Hoop et de Swart (2009) toutefois, 1. rien de tout cela ne constitue une nécessité, et 2. le marquage différentiel de l'actant agent est loin d'être aussi homogène translinguistiquement que celui de l'actant patient.

La gestion discursive des thèmes résidents et des thèmes nouvellement introduits telle que décrite plus haut (section 3 sur l'ergativité ubiquiste) peut avoir des conséquences sur l'alignement morphologique. Aux effets de sur-thématisation, l'expression par un syntagme nominal d'un agent anormal au regard du statut de thème résident, déclenche l'adjonction à l'actant agent d'une marque de relief pragmatique. Mc Gregor (2007) parle de "marking the most exceptional Agents, from the discourse perspective rather than from the perspective of the inherent features of the referent". Dans l'article de 2006 il va jusqu'à parler d'effet miratif. La marque de relief peut être rendue obligatoire sur l'actant agent. On voit cela advenir synchroniquement dans la famille cahuapana (shawi, Barraza 2005 178; shiwilu, Valenzuela 2008), et diachroniquement dans certaines branches du nilo-saharien (Dimmendaal à paraître) en guise de procédé compensatoire répondant à un changement d'ordre des syntagmes nominaux, par exemple dans la mise en relief tactique de l'expression du patient. Il convient ici de rappeler qu'en général la sur-thématisation se traduit par une relocalisation du syntagme nominal en initiale de proposition. Or, dans mainte situation de sur-marquage de l'expression de l'agent corrélé à l'ordre des constituants, le syntagme nominal arrive plutôt vers la fin de la proposition, qu'on sait être le lieu naturel de la re-thématisation. Le syntagme nominal agent représente donc, dans ces situations et plus précisément qu'il n'a été dit plus haut, un participant dont le référent est soit introduit emphatiquement soit réactivé. Ces syntagmes se situent hors syntaxe propositionnelle (McGregor 2007 parle d'apposition). Une question se pose donc au moment de considérer la réanalyse d'une marque de relief en marque de cas : s'agit-il d'une simple réanalyse "sur place", ou bien un adjectif *formel* (la forme est celle d'un adjectif, mais le participant est *dans* la diathèse) réintègre-t-il l'actance? Dimmendaal (à paraître) penche pour la première option. Mais la seconde 1. est corroborée indirectement par le makushi (Derbyshire 1981), où l'entrée dans l'actance du syntagme nominal agent re-

thématisé a abouti à un alignement ergatif de l'ordre des constituants; 2. jette un début d'éclairage sur la remarquable scission de l'alutor où l'agent est indexé sur le verbe alors que la syntaxe interne de son syntagme nominal, marqué ergatif, suit celle des adjoints (Kibrik *et al.* 2004 92); 3. est congrue à l'hypothèse que je ferai plus bas sur le surgissement de l'ergativité syntaxique. Je dois pour l'heure laisser la question en suspens.

La marque de relief — ergativité ubiquiste — est donc, pour simplifier, réanalysée en cas — ergativité stricte —, la motivation pragmatique disparaissant au profit des conditions imposées par la seule diathèse verbale, comme en kuuk thaayorre (Gaby 2010). Si on le compare aux autres langues de la famille ouest-nilotique, le päri pourrait être un clair aboutissement de ce processus évolutif. N'était-ce le fait que dans cette langue l'ergativité dépasse le simple encodage des cas nominaux (Andersen 1988; König 2008 91). Que la marque ne soit pas originellement celle d'une opération pragmatique mais celle d'un rôle sémantique n'invalide pas la possibilité d'une grammaticalisation allant dans le sens relief pragmatique > cas morphologique et, surtout, ne prouve pas qu'un cas ergatif *se propage directement* à un emploi de mise en relief pragmatique : une marque d'oblique tel l'instrumental (Afrique de l'Est, Dimmendaal à paraître) peut se voir appelée à la rescousse d'un marquage différentiel, que celui-ci soit à motivation sémantique ou bien pragmatique. Dans les exemples espagnols (8) et (10), pour faire une analogie côté patient, la préposition **a** n'est pas l'héritière du datif attaché à l'objet indirect mais celle de l'oblique allatif, puisqu'à l'origine historique du marquage différentiel — déjà affecté à la mise en relief — se trouvent les formes de pronoms personnels toniques de type **ad mihi** supplantant la forme simple, dative, **mihi** (Company 2006 427-428). Souvent, mais pas nécessairement, la marque d'oblique sélectionnée l'aura été sur la base d'affinités sémantiques entre le rôle du participant oblique et ceux d'agent ou de patient. Par exemple, en yuhup (Ospina 2002), c'est à une marque oblique de destinataire-bénéficiaire qu'il est fait appel. Mais que le choix d'une marque d'oblique à recycler en marquage différentiel n'obéisse pas forcément à une condition d'affinité sémantique illustre bien un aspect du bricolage caractéristique des processus de grammaticalisation : il faut marquer, et on va chercher le matériel chez les obliques; la congruence sémantique est secondaire (Plank 1979; Lazard 1994 230), comme l'illustre encore mieux le wik-mungka où le marquage différentiel sur l'actant *patient* pronominal s'effectue avec le même cas **-ang** qui sert à l'actant *agent* lexical de verbe transitif (Donohue 2008)⁴. Un temps polyfonctionnelle (rôle sémantique de l'oblique, mise en relief d'actant), elle redevient simple marque de cas en s'adjoignant obligatoirement à l'actant. Malgré tout, l'utilisation d'une marque de cas ergatif à des fins pragmatiques semble ne pas devoir être écartée (nepali, Tchekhoff 1978 157; laze, Drettas 1994; tibétain, Tournadre 1996 319; voir également le drehu et le jingulu ci-dessous). L'ergativité en Afrique de l'Est serait le résultat de ce genre de processus, à l'œuvre là aussi (König 2008).

⁴ Je remercie Meritxell Fernandez pour l'identification de cette référence.

La comparaison de langues apparentées ou de variantes soit dialectales, soit générationnelles à l'intérieur d'une même langue (tehuelche, Fernandez Garay 2007), donne à penser que le destin diachronique de cette ergativité issue d'une mise en relief pragmatique est de propager la dite marque en direction de l'actant unique, pour la simple raison que le reste de la grammaire étant resté accusatif la pression est forte pour une ré-homogénéisation vers l'accusativité. "Le reste" ...ou le gros de la grammaire : le tehuelche conserve des traits (dégradés) d'ergativité dans l'indexation verbale. Cette idée de "pression" des alignements syntaxiques accusatifs sur une morphologie non accusative est avancée par Anderson (1977) et mise en question par Plank (1985)..Aboutissant à terme à l'alignement nominatif-accusatif connu comme nominatif marqué (König 2008; Dimmendaal à paraître; cf. aussi le relevé comparatif du suffixe **-ŋi sur** les pronoms pano dans Valenzuela 2004). L'expression *nominatif marqué* est de Dixon (1994 93). (Dans certains cas les alignements à nominatif marqué pourraient plutôt avoir une origine accusative, König 2009)..Il faut ajouter que l'état nominatif marqué s'atteint après un probable passage par un alignement nominatif-absolutif pour peu que l'extension à la construction intransitive commence par les actants uniques sémantiquement agentifs (Plank 1985). L'Afrique de l'Est, où l'on s'attendrait à en trouver des exemples, est riche en langues de ce type mais l'actance y est marquée indicieusement plus que casuellement (Dimmendaal à paraître). Moysse-Faurie (2003) rapporte deux langues kanakes (drehu et némi) où cette évolution est attestée, avec le détail intéressant que la première semble se trouver en tout début de propagation : l'ergatif sur l'actant unique résulte d'une intention d'insistance sur la "force agentive" du participant unique (à ma connaissance l'ergatif dans ces langues n'est pas le résultat d'une grammaticalisation en cas d'une marque de mise en relief; il s'agit donc bien de l'utilisation à des fins pragmatiques du cas ergatif lui-même). Boeder (1979) suggère, avec prudence, ce scénario pour les langues kartvèles. Le néo-araméen connaît une ergativité héritée du contact avec les langues iraniennes (Doron & Khan 2012). La syntaxe y est restée accusative. Les différents dialectes ont évolué de telle façon que dans la morphologie verbale aucun n'a conservé l'actant unique uniformément à l'absolutif. Il y a ceux où l'indice ergatif réfère à l'actant unique des verbes inergatifs — alignement nominatif-absolutif —, ceux où il représente l'actant unique des inergatifs, ainsi que celui des inaccusatifs "dynamiques", enfin ceux où cet indice apparaît sur tous les verbes intransitifs, tant inergatifs qu'inaccusatifs — alignement à nominatif marqué. Palancar (2009) à la suite de Mithun (1991a) évoque la possibilité qu'une marque d'ergatif se propage à un actant agent de verbe intransitif tout en se stabilisant à ce point, avec pour résultat l'alignement nominatif-absolutif. On peut supposer, par ailleurs, qu'une fois atteint l'état à nominatif marqué, l'histoire continue en direction du nominatif non marqué, soit par la création d'une marque d'accusatif (c'est une des hypothèses sur le **-m** indo-européen à partir de l'allatif (Schmidt 1979), soit par la disparition de la marque de nominatif (observée aujourd'hui en tehuelche mais imputée par Fernandez Garay 2002 aux effets concomitants du contact avec l'espagnol et de la perte de vitalité de la langue).

Le marquage différentiel ergatif — "scission de l'ergativité" — en vertu duquel les actants exprimés par des syntagmes nominaux s'alignent ergativement alors que les formes indicielles

le font accusativement (walmatjary, Faarlund 1988), pourrait s'avérer être un sous-produit grammaticalisé de cette mise en relief pragmatique de l'actant agent exprimé lexicalement.

Rendus à ce point, il est capital de bien faire la différence entre ce qui relève de l'ergativité ubiquiste et ce qui découle de la diathèse verbale, ou ergativité stricte. Des faits superficiellement comparables peuvent ressortir à l'une ou à l'autre, le pont entre elles consistant en un parcours diachronique de réanalyse. Nous venons d'en voir un exemple dans la grammaticalisation d'une marque de relief pragmatique en marque de cas sur l'actant agent nominal, pouvant aboutir à la prédilection des syntagmes nominaux pour l'alignement ergatif face à l'alignement accusatif des formes indicielles (*cf.* ci-dessus). Autre exemple : une nominalisation s'alignant ergativement — ergativité ubiquiste — et utilisée à des fins de subordination devient la forme primaire de la proposition principale (sherpa, Givón 1980), au moyen d'une réanalyse qui dans les langues caribe change la marque de nominalisation en morphologie d'aspect-temps (Gildea 1998), et qui dans les langues jê se sert de l'ancien verbe principal comme auxiliaire (Castro Alves 2008) — ergativité stricte.

Cette section, comme celle qui la précède, a tenté de réduire l'hétérogénéité du phénomène sous examen. L'une écarte de la problématique l'ergativité ubiquiste. L'autre, en visant une facette de la structure propositionnelle primaire, le marquage des cas, propose de voir en (11) la rationalité fonctionnelle commune à une bonne part de la diversité des faits touchant à la morphologie ergative. L'umpithamu (Verstraete 2010) est révélateur de l'homogénéité conceptuelle de (11), puisque cette langue réunit — fait translinguistiquement unique selon l'auteur — les motivations sémantique et pragmatique dans un même mécanisme de marquage différentiel de l'actant agent. Le prix de ces réductions, que je tiens pour légitime de payer dans la quête d'une explication unitaire, consiste à réunir dans une seule notion de marquage différentiel les traditionnelles scissions et le marquage optionnel. Une telle décision renferme un prolongement à la signification non négligeable en rapport à la résolution d'un paradoxe apparent : interlinguistiquement, le cas ergatif est utilisé pour marquer l'actant d'un agent qui dans une langue sera un agent ordinaire (*cf.* "The ergative suffix indicates that the actor is acting independently, is self-motivated, and exerts his personal control over the situation", Foley 1986 108 sur les langues papou, cité par Moyse-Faurie 2003). et dans une autre un piètre agent, tels les non animés de l'aranda (Strehlow 1944, cité dans Silverstein 1976). L'idée de "piètre agent" est originalement illustrée par le kryz : le cas adélatif remplace l'ergatif pour donner à entendre que le participant n'avait pas les dispositions requises pour mener à bien son action (Authier 2003 parle de "voix capacitative") : l'enfant-ADELATIF a ouvert la porte, 'l'enfant a réussi à ouvrir la porte'. Commençons par supposer qu'il est en principe possible d'identifier un cas assigné par défaut à l'actant agent. L'actant exprimant un agent ordinaire garde sa marque, celui associé à un piètre agent en change. D'où une alternative. Dans une langue où l'actant agent prend par défaut l'ergatif, le marquage différentiel fait du sous-marquage : l'ergatif indique un agent ordinaire, et l'actant manifestant un piètre agent prendra un autre cas ("zéro", datif, génitif, etc.). En revanche, dans une langue où le cas par défaut est le nominatif (dans un cadre nominatif-accusatif ou un sous-type de nominatif-absolutif, et que

le cas soit ou non réalisé phonologiquement), le nominatif indiquera un agent ordinaire alors que l'actant manifestant un piètre agent — non animé, par exemple — sera sur-marqué différenciellement par l'ergatif. Il est à prévoir qu'entre ces deux pôles nous aurons un certain nombre de situations hybrides. J'en conclus que la désignation "langue ergative" est trompeuse aussi dans ce contexte, car elle nous induit à y aborder la construction accusative comme une sorte d'exception à l'ergativité, alors que pour un certain nombre d'entre les langues ainsi dénommées c'est le contraire qui est vrai. Cela justifie, par ailleurs, le rapprochement avec les systèmes à direct-inverse (*cf.* ci-dessus DeLancey).

Nul doute que l'idée de cas ergatif par défaut évoque celle d'ergativité homogène — morphologie et syntaxe —, sans qu'elle lui soit inhérente : si le pãri a connu l'histoire que suggère la comparaison avec ses langues apparentées, son cas ergatif par défaut, issu d'un sur-marquage différentiel de mise en relief, est sans rapport, aujourd'hui comme hier, à l'ergativité syntaxique. Le reste des faits de morphologie ergative à examiner — dont certains ne sont pas totalement étrangers au marquage différentiel — s'articule à la question de l'*ergativité syntaxique*, et c'est dans le cadre de celle-ci que je les évoquerai dorénavant.

4.2 L'ERGATIVITE SYNTAXIQUE EN SYNCHRONIE

Ici seront présentés quelques éléments de ce qu'être syntaxiquement ergatif veut dire pour un système grammatical, ensuite de quoi je montrerai la manière dont cette notion s'incarne dans une langue peu connue d'Amazonie.

4.2.1 GENERALITES

Pour se faire une idée de ce à quoi ressemblerait une langue uniformément ergative, il suffit de voir ce que Marantz appelle langue ergative au chapitre 6 de son livre de 1984. En voici un aperçu. De fait, il s'agit tout simplement d'une image en miroir de ce que serait (souvent est) une langue plus ou moins uniformément accusative. Je commence par faire un survol de la "typologie" de Marantz. Il y a des langues nominatives-accusatives et des langues ergatives. La différence réside dans les propriétés syntaxiques *exclusivement*. Autrement dit — et il faut rester attentif à une cohérence terminologique qui à première vue peut désarçonner —, c'est la syntaxe qui détermine le type de langue, pas la morphologie. Donc, une langue nominative-accusative est celle qui a une syntaxe nominative-accusative, que ses cas s'alignent de façon nominative-accusative, langue nominative-accusative de "type A", ou de façon ergative, langue nominative-accusative de "type B". Une langue ergative est celle qui a une syntaxe ergative. L'existence de deux sous-types A et B est à nouveau postulée, mais le sous-type B correspond à une syntaxe ergative couplée à une morphologie accusative, nulle part attestée et difficilement imaginable eu égard à ce que nous savons de l'ergativité, A ma connaissance, ce qui ressemble le plus au sous-type B de l'ergatif à la Marantz se niche dans une région de la grammaire dyirbal où les pronoms intralocutifs, alignés de façon nominative-accusative dans

leur encodage, contrôlent la coréférence ergativement (Dixon 1994 162). C'est à première vue surprenant (en yidish — moins uniformément ergatif il est vrai —, ils contrôlent la coréférence accusativement, Dixon 1977) et cependant l'ergativité syntaxique dyirbal semble bien garder la main même en présence de cette morphologie pronominale nominative-accusative : les modificateurs de ces pronoms s'accordent en cas, mais sur une base ergative-absolutive (Dixon 1972 63). Tout cela étant dit, nous nous penchons sur le sous-type A, ergatif homogène.

Entrons maintenant, toujours chez Marantz, dans les fondements des alignements au sein des deux domaines, morphologie et syntaxe, dont l'indépendance mutuelle est totale pour l'auteur. Les cas sont définis en termes de marques par comparaison avec celle de l'actant unique du verbe monovalent. Nominatif est le cas commun à ce dernier et à l'un des actants du verbe divalent. Accusatif est le cas de l'autre actant du verbe divalent. On le voit, nulle référence aux rôles sémantiques, autrement dit l'indépendance mutuelle *et de principe* entre sémantique et cas est totale aussi. *Accusatif* recouvre donc les traditionnels accusatif et ergatif. En retrait par rapport à cela, Marantz (1991) introduira une asymétrie entre accusatif (cas structural) et ergatif (cas inhérent), asymétrie réfutée par Bruening (2007). *Nominatif*, de son côté, recouvre nominatif et absolutif. En contexte ergatif le choix de nominatif pour le cas non marqué (dans le sens d'identique à celui de l'actant unique du verbe monovalent) n'est pas exclusif de Marantz (par exemple Martinet 1985 202; Bittner & Halle 1996b, et Dixon en 1972) et peut avoir des avantages. (Personne en revanche ne reprend l'identité entre accusatif et ergatif, malgré un notable précédent : Kuriłowicz 1973, cité dans Plank 1979.)

Les bases *syntaxiques* de l'alignement permettent de définir un sujet et un objet. Et donneront pour une langue accusative l'agent comme sujet et le patient comme objet, et dans une langue ergative à la Marantz (syntactiquement ergative, donc) le patient comme sujet et l'agent comme objet. Van Valin & LaPolla (1997 246-249) énumèrent trois courants théoriques (représentés par Dik, Givón et Bresnan) pour lesquels l'agent ne peut avoir accès à la fonction d'objet. Ces bases syntaxiques concernent ce qui dans l'approche typologique-fonctionnelle s'appelle parfois comportement et contrôle (Keenan 1976). Pour le contrôle, cependant, Marantz est très restrictif, et rejette l'idée que les simples pivots coréférentiels ("topic chains") tels que

- (12) a. **le père₁ sursaute** **et Ø₁ s'enfuit**
 b. **le père₁ voit le kangourou₂** **et Ø₂ s'enfuit**

puissent constituer des tests valides. Le seul critère décisif pour l'identification du sujet serait la référence de *PRO* (forme pronominale zéro non régie car associée à un prédicat non fini), par exemple en anglais le sujet de l'infinitif dans les constructions dites de contrôle en vertu du principe que seuls les sujets peuvent être contrôlés (Chomsky 1981).

- (13) a. Sue₁ wants [Ø₁ to leave]
 b. Sue₁ wants [Ø₁ to call Clara]
 c. Sue₁ wants Fred₂ [Ø₂ to call Clara]

Le trait strictement définitoire du sujet est donc la relation entretenue en (13) par l'actant Ø avec les verbes **leave** et **call**. Marantz écarte donc les analyses de Dixon (1972) et Mel'čuk (1979) qui, reposant sur la référence de l'antécédent, tiendraient les exemples (12) pour des réactifs positifs au trait d'ergativité. Mais la démonstration fait long feu en l'absence de données pertinentes dans les langues qui, aux yeux de l'auteur à l'époque, constituent les deux meilleurs candidats à l'ergativité syntaxique, le dyirbal et l'esquimo arctique central. A signaler que Marantz n'a pas eu accès à Dixon (1994), alors que Bittner & Hale (1996b), qui tiennent aussi *PRO* pour le critère par excellence, se sentent en mesure de l'appliquer au dyirbal pour en inférer que l'actant manifestant l'agent est le sujet. Je reprends ici comme (14) leur (3)b., exemple crucial pour illustrer l'idée qu'ils se font du dyirbal :

- (14) **yara₁-ŋgu** [Ø₁ PRO **mija** **wamba-n**] **ŋuyma-n**
 homme-ERGATIF maison bâtir-NONFUTUR FaireCorrectement-NONFUT
 'l'homme₁ a bâti la maison correctement
 (lit. l'homme a agi correctement [en bâtissant la maison])'

Si l'exemple est bien pris dans Dixon (1994), à y regarder de plus près ce dernier — page 134 — n'en donne pas la même structure et donc n'en tirerait pas les mêmes conclusions s'il venait à s'intéresser à *PRO*. Qui plus est, Dixon fournit ailleurs dans le même ouvrage (pages 168-169) des exemples où l'on voit *PRO* tenir clairement la place du patient. Pour preuve :

- (15) **yabu₁-Ø** **ŋuma₂-ŋgu** **giga-n** [Ø₁ PRO **gubi-ŋgu** **mawa-li**]
 mère-ABS père-ERG envoyer-NONFUT médecin-ERG examiner-FINALITE
 'le père₂ a envoyé la mère₁ [se₁ faire examiner par le médecin]'

On voit que la référence de *PRO* est bien le patient du verbe 'examiner'. Pour l'analyse de ces constructions, cf. Queixalós (2007); pour la reconnaissance d'un *PRO* patient en toba-batak, cf. Manning & Sag (1999), et en tama méridional, Trick (2006). Marantz est donc conduit, faute d'exemples vraiment pertinents dans le domaine du contrôle, à recourir au domaine du comportement, nommément la montée du datif (*dative shift*) dans les constructions à verbes trivalents de type 'donner'. Dans une langue accusative connaissant cette opération, le rôle de destinataire prend la place d'objet direct en expulsant le patient. Dans une langue syntaxiquement ergative le rôle de destinataire devrait prendre la place de sujet en expulsant le patient (je précise que le katukina-kanamari est dépourvu de verbes trivalents). Là encore la démonstration tourne court car les données empiriques manquent à l'appel et pour cause : la langue syntaxiquement ergative pourvue de verbes de type 'donner' lexicalement trivalents semble être encore à dénicher (Manning 1996 42). Marantz doit donc se contenter d'exemples qui, plutôt qu'évoquer la montée du datif, font penser à des langues comme le !xun (König & Heine 2010) où le verbe divalent 'donner' a deux diathèses, l'une

avec le patient et l'autre avec le destinataire comme actant non agent (*cf.* **distribuer / récompenser** en français). Ces impasses *empiriques* ont quelque peu desservi la position de Marantz (Hunt 1993 50; Nash 1998; Nowak 2000). Cependant, Levin (1983), se référant à la thèse de Marantz dont le livre de 1984 est issu, lui confère sur un petit échantillon de langues une certaine crédibilité. En tout état de cause, et au-delà des aspects technico-théoriques, la démarche de Marantz m'apparaît comme une très salutaire tentative de remise à plat dans une cohorte de pratiques où les relations grammaticales sont approchées, et l'ergativité au premier chef, sur la base du tout est dans tout et réciproquement.

Il existe quand même quelques cas de prises de position comparables à celle de Marantz : Jacobsen (1985), *mais* fondée sur la simple morphologie des cas; Bittner & Hale (1996b, voir ci-dessus), *mais* en recourant à une autre notion que celle de sujet, celle de spécificateur de TP ("tense phrase"; noter que pour beaucoup ce spécificateur équivaut quand même à sujet); Manning (1996), *mais* au moyen d'un étage de structure supplémentaire, construit dans la Lexical Functional Grammar, et intermédiaire entre celui des rôles sémantiques et celui des relations grammaticales : la *structure argumentale*, niveau "syntacticisé" des rôles sémantiques; Primus (1999), *mais* l'ergativité syntaxique n'y a pas la place qui devrait lui revenir; et Jelinek (1990), *mais* indirectement car elle parle d'*inverse* : le patient de l'inverse se réalise comme un nominatif et un sujet; l'agent de l'inverse se réalise comme un accusatif et un objet. La constatation suivante ne manque pas d'intérêt (et de piquant) : les courants formalistes, dans leur souci de formuler des généralisations valides pour *toutes* les langues, ont fait preuve d'une sollicitude pour l'ergativité syntaxique que celle-ci n'a pas mérité de la part des courants typologiques-fonctionnels (pour un survol, voir Deal à paraître; à noter que la découverte du dyirbal, Dixon 1972, a été coulée dans un moule générativiste). En somme, les universalistes ont été les plus ouverts et attentifs à la diversité.

Je déconstruis le "tout est dans tout" du paragraphe précédent en posant et *séparant* quatre niveaux, directement issus de la notion de diathèse telle que définie au début de la section 2 (je simplifie ici) : thèmes (hiérarchie des référents : thème primaire, thème secondaire), rôles (participants : agent, patient, etc.), cas (encodage des actants : nominatif, etc.), fonctions (syntaxiques ou relations grammaticales : sujet, objet(s)). J'ajoute une hiérarchie *fonctions > cas > rôles > thèmes*, destinée à réguler le recours à un niveau donné : une notion relevant d'un de ces niveaux n'aura d'existence légitime que si elle permet de formuler une généralisation qui sans elle mobiliserait plus d'une notion du niveau inférieur. Dit autrement, une notion du niveau supérieur est sur-déterminée par un ensemble de notions de niveau inférieur. Quelques illustrations :

<i>fonctions > cas</i>	il chante / il a faim	sujet	= {nominatif, datif ⁵ }
<i>cas > rôles</i>	elle souffre / elle nourrit la cane	nominatif	= {patient, agent}
<i>rôles > thèmes</i>	elle nourrit la cane / il chante	agent	= {Jeanne, Georges}

⁵ ...dans une langue à vrai sujet datif, comme l'islandais : **moi-DATIF être froid** (Andrews 2001).

C'est, on l'aura reconnue, l'idée de cas grammatical (ou structural dans la grammaire générative) dans le rapport cas-rôles, ou celle de neutralisation restreinte de Van Valin dans le rapport (direct) relations grammaticales - rôles (par exemple dans Van Valin & Lapolla 1997 274), ou encore, celle du test de dissociation de Givón (2001a 174).

Il n'a pas été attesté de langue ergative homogène. (Au demeurant, pas de langue accusative non plus si l'on en croit l'ergativité ubiquiste et autres phénomènes comme l'inaccusativité.) Une petite poignée s'en rapproche, tel le dyirbal. Afin d'illustrer les conséquences des positions que j'adopte ci-dessus lorsqu'on se trouve devant une de ces langues rares, je présente quelques faits du katukina-kanamari, parlé au sud du moyen Amazone et virtuellement isolé au plan génétique (pour les détails, *cf.* Queixalós 2010).

4.2.2 KATUKINA-KANAMARI

Les deux désignations correspondent à deux dialectes, différenciés par quelques traits de grammaire et de phonologie et, surtout, par le lexique.

C'est une langue plutôt isolante; à constituance forte; instituant des syntagmes à nucléus final; à morphologie affixale et clitique; avec tendance à marquer le nucléus plutôt que le dépendant; à syntagme prédicatif initial dans la proposition indépendante; à syntagme prédicatif institué par un nom, un verbe ou une expression adverbiale; à prédicats se distribuant sur deux classes de nucléus selon leur valence, les monovalents — verbes, noms, adverbes — et les divalents — verbes, noms, postpositions (pour la valence des noms, voir Queixalós (2005); comme dans cette langue intransitif / transitif équivaut à monovalent / divalent, je me contenterai pour la présentation des faits du dernier couple de termes); dépourvue de verbes adpositionnels et de verbes trivalents hormis 'dire'; aux temps, aspect et mode exprimés surtout par des particules; adoptant un alignement ergatif dans la proposition primaire; et un alignement accusatif dans la proposition dont le patient est sémantiquement générique; connaissant des changements de diathèse dont certains relèvent de la voix et d'autres non (pour la notion de voix, *cf.* 4.3.5).

La proposition divalente primaire exhibe à première vue un nucléus du syntagme prédicatif entouré de ses deux actants. La monovalente se compose du syntagme prédicatif suivi de l'expression de son unique actant.

(16) **pi:da naduni wa:pa**
jaguar attraper chien
'le jaguar a attrapé le chien'

(17) **daan wa:pa**
aller chien
'le chien est parti'